



IVAN
JABLONKA

UN RÉCIT
D'APPRENTIS-
SAGE

Je ne connaissais pas l'auteur. J'ai lu les quarante premières pages – un récit d'une telle simplicité que je peinais à comprendre où l'auteur nous embarquait – avant d'aller voir qui il était: il était à l'image de son récit, simple et modeste. Il m'a fait penser immédiatement à Michel Quint: l'homme et l'auteur parfaitement lisibles.

Né en 73, père ingénieur physicien, mère agrégée lettres classiques; de solides études jusqu'à l'agrégation d'histoire. Historien donc. De sa propre famille, juive, «*Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*» (2012). Sa thèse de doctorat sur «*Ni père ni mère: histoire des enfants de l'Assistance publique (1874-1939)*» (thèse en 2004, livre en 2006). Forcément sa rencontre avec Pierre Rosanvallon («*Le peuple introuvable*», «*Le Parlement des invisibles*») avec qui il dirige au Seuil la collection «*La République des idées*». Ce parcours exprime la quête d'une parole presque anti-romanesque mais Annie Ernaux, mais Emmanuel Carrère...

Le propos du livre est dans le titre: ces vacances familiales en camping-car dans la décennie 80. Il est enfant puis ado, il découvre Portugal, Grèce, Sicile, Maroc, Italie, Turquie, les États-Unis où son père exerce un temps... Il cite beaucoup le journal qu'il tenait et, de voyage en voyage, on le voit grandir, s'affirmer, s'affranchir de la tutelle parentale mais sans jamais s'affronter: il reste porté par l'amour de ses parents.

La construction du livre n'a rien de romanesque, on est plus dans un témoignage, il n'y a pas de tension, pas de point d'acmé mais, au tiers du récit, l'histoire personnelle s'inscrit dans l'histoire sociétale: l'auteur dit ce

que sont camping-car et camping, ce que signifient les vacances dans la France post Trente Glorieuses. La notion de classe sociale – qui n'est pas du tout son propos – se fait jour. On est bien dans la France des années Mitterrand, qui pourrait tout aussi bien être celle des années Chirac: la fin des certitudes idéologiques.

«*Il y a un esprit du camping [...] La musique le dit encore mieux que les mots [...] et c'est pourquoi la bande-son de nos années camping-car, c'est Carmen [...]: Le ciel ouvert, la vie errante, Pour pays, l'univers, Et pour loi, sa volonté Et, surtout, la chose enivrante: La liberté, la liberté!*»

Les relations père-fils reviennent avec insistance tout au long du récit. Le père a besoin de sentir ses fils heureux (Ivan a un petit frère), sans doute comme une revanche sur le passé:

«*Les failles de son enfance se rouvraient jusqu'à devenir un gouffre, son bonheur y tombait et, à nouveau, il s'en voulait de ne pas être capable de nous rendre pleinement, absolument, définitivement heureux: notre pseudo-malheur lui faisait entrevoir [...] la précarité de son enfance, c'est-à-dire, en fin de compte, sa blessure. [...] C'est ainsi que je suis devenu un enfant-Shoah.*» La formule n'est pas heureuse car excessive et l'excès n'est pas la marque de l'écriture de Jablonka.

J'oubliais un autre élément récurrent: l'éloge du camping-car, de la finesse de sa conception: «*Le génie allemand de l'organisation était mis au service non pas du crime de masse, mais de la vie, de la joie, de l'intimité, de l'intégration familiale, et il est facile de comprendre en quoi le camping-car a sauvé mon père, et nous avec.*» (p.27) «*J'ai grandi dans le camping-car et le camping-car m'a fait grandir.*» (p.136)

Aude France ◆



En camping-car, Ivan Jablonka, Seuil, 2018